

Je Dis Tout

15 Sept 1927

~~13~~ 13

UN COUP D'ŒIL INDISCRET SUR L'AFRIQUE EQUATORIALE FRANÇAISE

Comment on rançonne les nègres tout en volant la République et l'Épargne

De récents scandales ont attiré, pour quelques jours, l'attention générale sur ce qui se passe en Indochine. Cette belle colonie, qui regorge de richesses naturelles et où l'on trouve, par surcroît, ce qui trop souvent, fait défaut ailleurs : une main-d'œuvre abondante et peu coûteuse, a été mise en coupe, comme une malheureuse forêt, par quelques équipes de financiers sans vergogne, mais, hélas ! non sans appétit. On aurait pu exploiter sainement — et avantageusement — ces merveilleuses richesses naturelles, arracher au sol les fortunes qu'il recèle, cultiver l'hévéa, le riz, etc. Les hommes d'affaires qui, secondés par des techniciens, se seraient voués à cette tâche, y auraient trouvé un large profit ; l'Etat aurait trouvé la les ressources nouvelles qu'exige son budget d'année en année plus chargé, et les indigènes, de leur côté, auraient trouvé dans cette mise en valeur de leur terre natale qu'ils laissaient improductive, de meilleures conditions de vie.

Qu'a-t-on fait, trop souvent ?

F
s
o
s
s
d
s
v
e
L
n
r
P
te
p
n
L
s
s
p
d
v
ti

LE SABOTAGE DE L'INDOCHINE

A côté de quelques entreprises normales et saines, on a fondé d'innombrables sociétés qui enrichissent, certes, très rapidement ceux qui les lancent, mais qui sont désastreuses à la fois pour les indigènes, pour la colonie elle-même, pour le Trésor public, et pour l'Épargne.

Les petits épargnants et les gros capitalistes sont invités à investir leurs fonds disponibles, et, au besoin, à se créer des disponibilités, en vendant les titres qu'ils détiennent, dans des entreprises qui n'existent que sur le papier des prospectus financiers, des rapports soumis aux assemblées générales par des présidents intéressés à mentir, des comptes établis par des commissaires complaisants, aveugles, ou cyniquement complices.

L'indigène, au lieu de trouver dans un travail régulier, continu et convenablement rétribué, les moyens de vivre mieux, est abominablement pressuré ; l'État français qui accorde les concessions sur lesquelles les flibustiers de la finance coloniale prétendent établir leurs entreprises, ne trouve devant ses percepteurs d'impôts, que des affaires volontairement déficitaires, alors qu'il devrait être amplement remboursé des formidables sacrifices de vies humaines et d'argent qu'il a faits pour ouvrir ces colonies à l'influence française.

A la suite des scandales auxquels nous faisons allusion, et que chacun connaît, au moins dans leurs grandes lignes, car la grande presse, si asservie qu'elle soit aux puissances financières, n'a pas pu les escamoter purement et simplement, on commence à soupçonner ce qui se passe en Indochine.

Mais voici qu'un hasard, un concours vraiment imprévu de circonstances véritablement inattendues, vient d'attirer l'attention sur les scandales de

et M. André Lebey, qui est le fils de son père, ce qui lui vaut des rentes ; Charles Malato, qui s'est fait « greffer » par le docteur Voronoff, et Maurice Magre, qui devrait en faire autant, ce qui, peut-être, donnerait quelque virilité... à son talent ; le jeune Jacques Roberti, qui a décrit « les Maisons de Société » et le vieux Paul Brulat, qui les fréquente ; le dessinateur Elsen qui nous arrive de Java, et M. Alexandre Mercereau, qui a toujours l'air de revenir de Pontoise ; et, naturellement, comme dans tous les journaux, M. Paul Reboux...

..Mais je m'arrête, quitte à y revenir : ils sont plus de cent !

..Un dernier mot, sur cette RUMEUR. Avant de paraître, elle a déjà sa légende. On a dit qu'elle était clandestinement financée par M. Arthème Fayard, directeur de CANDIDE et éditeur de Léon Daudet : rien de plus faux, M. Anquetil ne connaît pas M. Fayard qui est aussi étranger que possible à la RUMEUR, laquelle — ceci soit dit pour démentir un autre ragot — a une plus noble ambition que celle de recueillir la vieille clientèle mondaine que le parfumeur Coty a, dit-on, fait perdre au FIGARO.

Attendons avec confiance la onzième heure du 11 novembre... — Z.

L'Afrique française, et particulièrement sur les scandales dont le théâtre est constitué par les possessions françaises, si chèrement acquises, qui s'échelonnent sur les rives lointaines et mystérieuses du grand fleuve du pays noir, le Congo.

Hasard miraculeux, pourrait-on dire, si l'on croyait aux miracles. Hasard providentiel, dirait-on, si l'on s'imaginait encore que la Providence, c'est-à-dire un Dieu, s'intéresse à nos affaires humaines et daigne, de temps en temps, s'arracher aux énigmatiques délices de son Paradis, pour assurer, sur notre pauvre terre, vallée de larmes, sinon le triomphe des bons, du moins la punition des méchants.

L'HEUREUX CAPRICE D'UN ECRIVAIN

C'est le hasard en effet qui conduisit sur les rives du Congo l'écrivain parisien André Gide, qui est assez riche pour n'avoir pas à vendre sa plume, et dont ses pairs, les autres grands écrivains, et l'élite des lecteurs, tiennent le talent en trop haute estime pour qu'il ait besoin de la tapageuse, mais vaine consécration des journaux à gros tirage.

M. André Gide, jusqu'alors, avait surtout voyagé dans le cœur humain, et dans les bibliothèques, où il retrouvait, d'ailleurs, l'éternel viscère, non plus comme pièce physiologique et élément psychologique, mais comme document analysé, fouillé, trituré, par les écrivains qui ont devancé, dans cette étude passionnante et toujours nouvelle, l'auteur de *l'Immoraliste*. Une fois, M. Gide avait quitté les rives de la Seine et même l'Europe. Il avait passé la mer. Il avait posé un pied hésitant sur le sol de l'inquiétante Afrique. Il avait poussé non point jusqu'au désert aride, mais jusqu'à cette oasis rafraîchissante et lumineuse : Blidah. Mais qu'avait-il rapporté de ce voyage en Algérie ? Une étude économique ? Des vues nouvelles sur la colonisation de l'Afrique du Nord ? Des diatribes pour, ou contre, le décret Crémieux ? Un cahier de revendications musulmanes ?... Pas du tout ! M. Gide rapporta de son séjour à Blidah quelques voluptueuses silhouettes d'éphèbes arabes, dont il avait pu apprécier, sous le petit burnous mal fermé, les formes graciles, les grâces adolescentes et la peau dorée.

in partu verba.

Mais, l'an dernier, M. André Gide est allé jusqu'au Congo. Et, dans les possessions françaises de l'*Afrique Equatoriale française*, il a découvert maintes choses qui ont soulevé l'indignation dans son âme d'honnête écrivain, de huguenot rigide, qui voit en tout homme une créature de Dieu, et, donc, digne d'égards plus qu'une machine ou une bête, et qui appelle un voleur un voleur, même si ce voleur exhibe une autre qualité, par exemple celle d'administrateur d'une société anonyme ou de haut fonctionnaire du Ministère des Colonies. Et M. André Gide conta un peu de ce qu'il avait vu ; il dit ce qui le révoltait. Venant d'un politicien d'extrême-gauche, un pareil réquisitoire serait resté vain : on aurait crié au parti pris. Mais M. Gide n'est ni un homme d'extrême-gauche, ni un politicien. C'est tout simplement un voyageur qui raconte ce qu'il a découvert au cours de ses voyages. Aussi les amis des Sociétés qui exploitent, avec la région du Congo, les indigènes de ce pays et, par surcroît, volent l'Etat français et dépouillent l'épargne française, se déchainèrent-ils contre M. André Gide. Il faut croire que la controverse engagée tournait à l'avantage de l'accusateur, c'est-à-dire de M. André Gide, puisque ses adversaires, les avocats de la défense, les scribes des sociétés coloniales, arrêtaient le combat.

Ce combat, nous ne voulons pas le reprendre : M. André Gide est assez grand garçon pour se défendre tout seul. Son livre constitue le récit d'un témoin — un témoignage accablant pour certaines sociétés coloniales. Tant que l'on n'aura pas établi que ce témoignage n'est pas véridique, nous le tiendrons pour vrai.

(Voir la suite ~~en 2^e page~~ *à l'envers*)